

LITTÉRATURES MODERNES DE L'EUROPE NÉOLATINE

Carlo OSSOLA

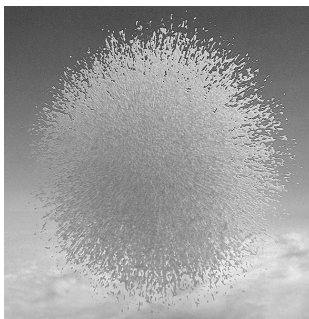
Professeur au Collège de France

Mots-clés : littérature, littérature moderne, Europe néolatine, métaphorologie, mots

La série de cours « Paradigmes pour une métaphorologie. II : mots de glace et de neige » est disponible, en audio, sur le site internet du Collège de France (<http://www.college-de-france.fr/site/carlo-ossola/course-2015-2016.htm>) ainsi que le séminaire « Quelque part dans l'inachevé » (<http://www.college-de-france.fr/site/carlo-ossola/seminar-2015-2016.htm>).

ENSEIGNEMENT

COURS – PARADIGMES POUR UNE MÉTAPHOROLOGIE. II : MOTS DE GLACE ET DE NEIGE



Photographie d'un flocon de neige
© Giuseppe Nicola Smerilli

Nous arriverons certes à contempler ce flocon, sphère et fleur parfaite, atome qui s'ouvre et univers recueilli au-dessus du monde, de ses nuages, de ses peines, de ses aubes et de ses nuits. Cette photographie fascinante du photographe italien Giuseppe Nicola Smerilli inaugure, à titre de vœu, ce deuxième cours consacré aux « paradigmes pour une métaphorologie ». Nous aborderons les représentations historiques que les civilisations romanes et néolatines ont fournies des mots, les manières par lesquelles ils ont été proposés comme prolongation ou interprétation de notre pensée.

Pour arriver à cette haute fleur de perfection blanche, de géométrie radieuse d'un instant d'éclosion, il faudra néanmoins traverser – après l'avoir retrouvée et mesurée – l'épaisseur des mots, leur matière sonore, irréductible au simple signe.

C'est un cours qui vise à montrer l'extrême fragilité symbolique du nouveau caractère que les mots assument sur l'écran de nos ordinateurs et de notre vie numérisée : produits d'une touche, ils s'effacent d'une même touche de clavier, disparaissent, sont remplacés sans perte de support, sans gratter un parchemin ni passer la gomme sur une feuille où l'encre s'est tracée en éraflant la surface.

Nos mots ne pèsent plus : aléatoires, ils s'évanouissent, s'effacent avec la même indifférence qui les multiplie sur un espace de dérive.

Ce cours veut rétablir un paradigme historique où les mots furent matière vivante, « chose » et non seulement signe.

Les « mots de glace et de neige » que nous étudierons existent non seulement dans les *Psaumes*¹ et chez François Rabelais, mais ils connaissent une longue tradition topique de Dante à Baldassare Castiglione, de René Descartes à Ovidio Montalbani, de Rudolf Erich Raspe à Thomas Bernhard. Ces formules métaphoriques sont, d'une certaine manière, le résultat d'une purification du « mot » et, en même temps, le lieu de « translation » des représentations du mot d'un statut solide à un état plus fluide, à un état métamorphique, l'eau, qui peut être un solide (glace), un ensemble aéré et toutefois cristallisé (neige), ou encore – pareil à un gaz – une vapeur dans les airs, un brouillard, un nuage ou une brume.

Les limites, très restreintes, de ce résumé de cours m'obligent à ne choisir qu'un seul exemple parmi les nombreux textes que j'ai présentés dans mon cours, une parabole qui aura à son centre les chapitres LV et LVI du *Quart Livre* de Rabelais.

Se recueillir dans des « lieux »

Parcourir un *topos* s'accompagne aussi, et toujours, du désagrément de reconnaître, derrière la définition choisie de Quintilien des *loci communes* en tant qu'*argumentorum sedes*, l'horizon sans limites d'une *quaestio infinita*², l'hésitation et la retenue devant la crainte de « tomber dans l'évidence », c'est-à-dire d'accueillir

1. « *Mittit crystallum suum sicut buccellas : ante faciem frigoris eius quis sustinebit ? / Emittet verbum suum, et liquefaciet ea : flabit spiritus eius, et fluent aquae.* » (*Psalmus CXLVII*, 17-18) : « Il jette sa glace par morceaux : à sa froidure, qui peut tenir ? / Il envoie sa parole et fait fondre, il souffle son vent, les eaux coulent ».

2. Définitions et distinctions désormais reprises par C. Segre, *Avviamento all'analisi del testo letterario*, Turin, Einaudi, 1985, vol. II, § 7.4, p. 337-339.

« ce qu'on a rencontré en chemin », écritures croisées au hasard, bribes de mémoire, « *quotation on quotation*³ ».

En me restreignant à un *topos* étymologiquement rigoureux, et zénithal, de « paroles gelées en l'air », je voudrais, avec Ernst Robert Curtius, rappeler la richesse herméneutique d'une « topique historique⁴ », et, avec Ezra Pound, assumer la *curiositas*, et non la seule « confrontation », comme véritable guide de la philologie et de la culture⁵.

L'itinéraire emprunté ici voudrait conduire de la morphologie diachronique d'un *Motiv*, illustrée du reste, à travers les « paroles gelées », par un portrait admirable – bien qu'ignoré – d'Otto Weinreich⁶, aux structures textuelles qui condensent la complexité des thèmes afférents, des diverses versions et différents registres, des citations et allusions, en une forme mémorable, en un lieu, un *topos*, qui puisse devenir une *demeure de lecture*, une pluralité, elle aussi diachronique, d'accès critiques.

Dans cette perspective, le « motif » des « paroles gelées », bien que puisant à la source classique des *Moralia* de Plutarque et se nourrissant au fil des siècles – jusqu'à John Mandeville, Olaus Magnus et Guillaume Postel – de la littérature de voyage restauratrice de *mirabilia*, trouve une visibilité et un « lieu » exemplaire dans l'écriture de la Renaissance. En effet, il se développe alors dans plusieurs genres, de l'apologue, chez Celio Calcagnini, à la parabole facétieuse, chez

3. C'est l'accumulation ironiquement évoquée par J. Swift : « *Then, lest with Greek he overrun ye, / Procure the Book for Love or Money, / Translated from Boileau's Translation, / And quote Quotation on Quotation* » ; « Donc, pour ne pas rendre tes armes au grec, / Remue ciel et terre, trouve le livre / (Traduit de la traduction de Boileau) / Et cite citation sur citation », J. Swift, *Art poétique (En forme de rhapsodie)*, in *Œuvres*, par É. Pons, Paris, Gallimard, 1965 et 1988, p. 1593. Cette référence est placée en « Épilogue » de la grande fresque de E.R. Curtius, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter* (1948), trad. française de J. Bréjoux, *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin*, Paris, PUF, 1956, p. 495-496.

4. « Mais, tandis que la topique antique est l'élément d'une doctrine, et que, par conséquent, elle a un caractère systématique et normatif, nous essaierons quant à nous de jeter les bases d'une topique historique » (*ibid.*, chap. V : « La Topique », p. 103).

5. Énumérant ses prédécesseurs, les premiers *auctores* d'un « guide to Kulchur » (Platon, Plutarque, Hérodote, Rabelais, Montaigne), Ezra Pound conclut : « et pourtant, depuis Montaigne ou Rabelais, je crois que la curiosité s'acquiert par contagion et avec plus de délectation que chez les gens du XVIII^e siècle, qui collectionnaient [comme dans le *Dictionnaire* de Bayle ou celui de Voltaire] les objets les plus hétéroclites en les considérant du même point de vue, et qui les étudiaient en suivant une démarche identique. Alors que Montaigne et Rabelais témoignent dans leur approche d'une curiosité plus générale. On n'obtient PAS une connaissance exhaustive concernant quelque substance que ce soit en se contentant d'observer la manière dont elle réagit au papier de tournesol » (E. Pound, *Guide to Kulchur*, 1938 ; trad. franç. de Y. Di Manno, *La Kulture en abrégé*, Paris, Éditions de la Différence, 1992, p. 177-178). Que commence sous cet auspice et forte de ce viatique la lecture topique qui nous mènera, ici, de Plutarque à Rabelais.

6. Cf. O. Weinreich, *Antiphanes und Münchhausen. Das antike Lügenmärlein von den gefrorenen Worten und sein Fortleben im Abendland*, Vienne/Leipzig, Hölder-Pichler-Tempsky (« Akademie der Wissenschaften in Wien. Philosophisch-historische Klasse. Sitzungsberichte, 220, Band 4 »), 1942, p. 144.

Castiglione, jusqu'au pur mythe herméneutique, chez Rabelais⁷ ; et en même temps il devient un nœud entre l'étroite union de ces genres selon une *gradatio* ascendante et un entrelacs croissant de fonctions. Et si chez Calcagnini l'*exemplum* plutarquien est appliqué, sous la forme argumentative de l'apologue, à la nature et à la « discontinuité » entre enseignement et réception, que ce soit dans le temps de l'« appréhension » ou dans ses modes⁸, dans le deuxième livre du *Courtisan*, les paroles gelées sur les rives du Boristhène renferment déjà, sous la forme d'une « plaisante narration continue », la totalité du chapitre LV, au seuil « subtil » entre manière facétieuse de communiquer et nature de la communication⁹.

Chez Rabelais enfin, dans l'extraordinaire *amplificatio* des chapitres LV-LVI du *Quart Livre*¹⁰, dans le récit du voyage fabuleux vers le « manoir de Vérité, séjour des Paroles », sont convoquées, de la Bible à Platon et de Plutarque à Ficin, toutes les autorités et les théories sur la nature du langage, sur la possibilité que les noms adhèrent aux choses ou bien qu'ils se négocient et se modifient au gré des usages, en tant que signes « que tous jours on a en main¹¹ ». Il naît ainsi une représentation au

7. W. Folkierski, « Rabelais lecteur de Baldassare Castiglione », *Mélanges d'histoire littéraire et comparée offerts à Fernand Baldensperger*, tome I, Paris, Honoré Champion, 1930, p. 313-320.

8. Il s'agit des deux versions, l'une sous forme d'*apologue*, l'autre d'*exemplum*, inspirées du même passage des *Moralia*, et que Rabelais put lire – puisant dans ce même in-folio d'autres matériaux – dans le volume posthume : *Caelii Calcagnini Opera aliquot*, Basileae, Froben, MDXLIII, respectivement aux pages 638 (dans les *Apologues*) et 335 (dans la petite œuvre *Ne quis se ab sua umbra vinci sinat, Ad Franciscum cognomento Episcopum*). L'histoire de cette double source, déjà en partie évoquée par J. Plattard dans son fondamental volume *L'Œuvre de Rabelais. Sources, Invention et Composition* (Paris, Champion, 1910, p. 240), puis dûment reconstruite par O. Weinreich (*op. cit.*, p. 46-48), a ensuite été parcourue avec ténacité et précisée par T. Tornitore, « Interpretazioni novecentesche dell'episodio delle "Paroles Gelées" », *Études rabelaisiennes*, vol. XVIII, 1985, p. 179-204, et plus particulièrement p. 179-183.

9. Dans la définition des facéties que propose Castiglione au chapitre XLVIII du livre II, l'épisode possède même la nature d'un véritable conte (occupant du reste la mesure entière du chapitre LV) : « Pour revenir donc aux sortes de facéties qui appartiennent à notre propos, je dirai que, selon moi, il s'en trouve de trois sortes, bien que messire Federico ait seulement fait mention de deux, à savoir l'urbaine et plaisante narration continue, qui consiste à raconter jusqu'à la fin l'exécution d'une action, et la soudaine et subtile promptitude qui consiste en une seule sentence. [...] Les premières, donc, qui consistent en propos continus, sont de telle manière qu'il semble presque que l'on dise un conte » (B. Castiglione, *Il libro del Cortegiano*, Venezia, 1528, lib. II, cap. XLVIII ; trad. franç. d'A. Pons d'après la version de G. Chappuis (1580), *Le Livre du Courtisan*, Paris, G. Lebovici, 1987 ; puis Paris, Flammarion, 1991, p. 169). L'*exemplum* de Plutarque, étendu à l'apologue chez Calcagnini, trouvait finalement chez Castiglione une dimension narrative qui à partir du « traité » pouvait aisément se déployer dans le *novel* rabelaisien : et est-ce un simple hasard (coïncidence qui jusqu'ici n'a pas été relevée) que le *topos* occupe chez les deux auteurs le même chapitre LV ?

10. F. Rabelais, *Le Quart Livre des faits et dicts Héroïques du bon Pantagruel*, chap. LV : « Comment en haulte mer Pantagruel ouyt diverses parolles degelées », et chap. LVI : « Comment entre les parolles gelées Pantagruel trouva des motz de gueule » ; je cite d'après l'édition de Guy Demerson, Paris, Seuil, 1973 et 1995, p. 1068-1075, et j'ai tenu compte de l'excellent commentaire de R. Marichal à F. Rabelais, *Le Quart Livre*, Genève, Droz, 1947.

11. La lecture du voyage vers la « dive Bouteille » en tant qu'itinéraire « à la poursuite du Mot », la représentation donc – dans le mythe des « paroles gelées » – de l'« éternel problème

sein de laquelle la philologie, appelée à interpréter les « parolles gelées » d'après les sources, peut les relancer à « plenes mains » sur le tillac et le proscenium des écritures, en préservant pour « tous bons et joyeux Pantagruelistes » les « motz dorez » d'une tradition.

Mais, aussi importante que le sommet – pour la lisibilité même du *topos* –, est la descente « *per li rami* » (« par les branches »), les variations et la durée de ces échos jusqu'à notre écoute, jusqu'à la résonance présente d'un *Leitmotiv* qui, au fil du temps, de linguistique a ensuite été relu et relevé comme politique¹² ; dans la satire paradoxale de Butler et de Jean Paul, dans le monde inversé de Balzac, dans le récent et extrême grincement (alors même que les savants auscultent, en 1940-1942, les signes prémonitoires des écritures anciennes¹³) de « vocables du hourt et hannisement », ces « *frozen words* » qui depuis la « guerre froide¹⁴ » attendent encore le « dégel ».

Mirabilia poli

Chez Rabelais, comme dans la *Divine Comédie*, le voyage ne peut s'achever qu'après avoir épuisé toute la littérature des voyages *per mirabilia poli*, et l'oracle ultime n'est atteint qu'après avoir dissipé et réduit tous les oracles et toutes les

du son articulé, des mots, du langage » fut soutenue avec élégance et de manière fort convaincante par J. Guiton, dans « Le Mythe des paroles gelées », *The Romanic Review*, XXXI, n° 1, 1940, p. 3-15, et fut ensuite défendue – contre l'interprétation « politique » que suggérait Saulnier – par L. Spitzer dans « Rabelais et les “Rabelaisants” », *Studi francesi*, 1960 ; puis in *Études de style*, trad. franç. de E. Kaufholz, A. Coulon et M. Foucault, Paris, Gallimard, 1970, p. 134-165 (édition servie par une lumineuse introduction de Jean Starobinski). Et Spitzer argumentait en des termes très clairs : « M. Saulnier n'a pas vu non plus que ses propres superfétations historiques tuaient le mythe de base, celui des “paroles gelées”. De deux choses l'une : ou “draperie” ou “bergerie” ; ou c'est le langage humain ou c'est la guerre suspendue qui est le centre idéal du mythe » (*ibid.*, p. 138).

12. Sur la base d'une trace assurément présente chez Rabelais (cf. V.-L. Saulnier, « Le silence de Rabelais et le mythe des paroles gelées », *François Rabelais : ouvrage publié pour le quatrième centenaire de sa mort, 1553-1953*, Genève, Droz, 1953, p. 233-247), et corroborée par les plus récentes occurrences du mythe repérées par Weinreich (dûment rappelé tout d'abord par Saulnier ; *ibid.*, p. 235, n° 8).

13. Que l'on note les rapprochements : la *curiositas* est ravivée par une question apparue dans les *Notes and Queries* du 8 janvier 1938, p. 30 : « *Frozen Sound. – What is the parentage of Baron Munchausen's post-horn?* », et satisfaite par une réponse d'Edward Bensly sous forme d'un synthétique répertoire de sources, « *Frozen Sound* », toujours dans *Notes and Queries*, le 22 janvier 1938, p. 65-66 ; répertoire rappelé ensuite, en 1940, par J. Guiton, art. cit., p. 6, n° 13. Mais tandis que sur le versant anglo-américain (Guiton enseignait à Bryn Mawr College et *The Romanic Review* était rédigée et éditée auprès de la Columbia University) on remontait des *Wunderbare Reisen des Freiherrn von Münchhausen* au « parler en l'air » de Rabelais, dans le monde germanique, en revanche, l'*Antiphones und Münchhausen* de Otto Weinreich (1942) conduisait à un présent de nouveau gelé – comme nous le verrons – dans la *Traurigkeit*.

14. C'est seulement dans ce contexte, me semble-t-il, que deviennent lisibles la plupart des indices et des signaux « lyriques » qui transparaissent dans le finale ému de l'essai – incompris – de Saulnier (cf. *infra*).

autorités au seul « mot panomphée » : *Trinch*¹⁵. C'est de cette même manière, me semble-t-il, que Jean-Yves Pouilloux aussi bien que Jean Paris interprètent cette quête de l'oracle, lorsqu'ils décrivent (bien que sans se référer à la « disparition des oracles » de Plutarque) la démarche du *Tiers* et du *Quart Livre* comme un renvoi sans fin de l'*interprétation authentique* :

Le voyage ne peut être poursuivi qu'à la condition que Panurge et ses compagnons ignorent le mot de l'oracle, puisque ce mot en est apparemment le terme. [...]

Les deux chapitres [*scil.* : LV-LVI] impliquent que seule une fausse interprétation, une mauvaise écoute, permet de poursuivre le voyage [...]. La vérité ne peut être énoncée, sous peine de se perdre ; même si par endroits le voile est près de se lever¹⁶.

Le Tiers Livre s'ordonne par la reprise inlassable du même problème, comme le montre bien la série des « consultations » qui se déroulent suivant un schéma identique : *oracle* → *interprétation* → *contestation de l'interprétation* → *contestation de la contestation* → *nécessité d'un autre oracle*, etc., dont l'effet calculé est de maintenir le dilemme dans la circularité de l'insoluble¹⁷.

Toutefois, le voyage suit, sinon une vérité, du moins une direction, celle qui, sur les traces dévoilées des « parolles degelées », mène aux contrées des Arimaspes, suivant une parabole qui, de Pline à Hérodote et aux *Arimaspées* d'Aristée de Proconnèse, avait pris pour modèle le premier des voyages, inspiré et protégé par Apollon-Phébus, de « *virtute e canoscenza* », « désir de veoir, apprendre, congnoistre », c'est-à-dire celui d'Aristée chez les Hyperboréens, lieu polaire mais séjour du dieu :

De son côté, Aristéas, fils de Caÿstrobios, de Proconnèse, dans un poème épique, raconte que, possédé de Phébus, il alla chez les Issédons ; qu'au-dessus des Issédons habitent les Arimaspes, hommes qui n'auraient qu'un œil ; au-dessus des Arimaspes, les griffons gardiens de l'or ; au-dessus des griffons, les Hyperboréens, qui s'étendent jusqu'à une mer¹⁸ [...].

Le résumé du poème donné par Hérodote – que Rabelais, même s'il n'avait pas traduit le livre I de ses *Histoires*¹⁹, connaissait pour l'avoir utilisé dans *Pantagruel*

15. F. Rabelais, *Le Cinquième Livre*, chap. XLV, éd. Demerson, p. 1348 ; « *Trinch* est un mot panomphée » = « un mot panoraculaire » (*ibid.*, p. 1349). Un *mot* en somme qui tranche toute interprétation, et toute « émission » vocale, en un acte décisif.

16. J.-Y. Pouilloux, « Notes sur deux chapitres du *Quart Livre*, LV-LVI », *Littérature*, vol. 5, 1972, p. 88-94 ; citation p. 93.

17. J. Paris, *Hamlet et Panurge*, Paris, Seuil, 1971, p. 89. Dans son précédent essai, il notait : « si aucune des questions qui divisent les personnages ne reçoit la moindre réponse, c'est qu'il s'agit de maintenir dans sa béance tout questionnement » (J. Paris, *Rabelais au futur*, Paris, Seuil, 1970, p. 165-166).

18. Hérodote, *Histoires*, IV, 13 ; trad. franç. de Ph.-E. Legrand, Paris, Les Belles Lettres, IV, 1945 puis 1985, p. 55-56. Je dois cette référence au fascinant livre de Chiara Frugoni, *Historia Alexandri elevati per Griphos ad aërem* (Roma, Ist. St. It. per il Medio Evo, 1973 ; histoire des Arimaspes et des griffons dans les sources classiques, p. 30-34). Les passages d'Hérodote relatifs aux Arimaspes sont également rapportés par V.-L. Saulnier dans « Le silence de Rabelais... », *op. cit.*, p. 236-237.

19. Selon la note de Tiraqueau dans le *De legibus connubialibus*, 1524, rapportée par J. Plattard, *L'Œuvre de Rabelais*, *op. cit.*, p. 197, lequel fournit une liste des citations d'Hérodote chez Rabelais, p. 197-198.

l'« horifique » stratagème de *Zopyre*²⁰ – détermine un parcours « hyperboréen » vers les lieux apolliniens pareil à celui tracé par Rabelais vers l'oracle de la « Bouteille ». En définitive, les Arimaspes ne renvoient pas au présent de Thevet ou de Cartier, mais à un itinéraire sapientiel qui sera confirmé dans les toutes dernières lignes de l'œuvre, lorsque l'auteur, plaçant pour emblème et essence même de l'itinéraire entier la devise duelle « guyde de Dieu et compagnie d'homme » – à laquelle la narration reste d'une fidélité silénique –, lui donnera pour garant l'exemple de Zoroastre et Arimaspe :

Car tous Philosophes et sages Antiques, à bien seurement et plaisamment parfaire le chemin de la congnoissance divine et chasse de sapience, ont estimé deux choses necessaires : guyde de Dieu et compagnie d'homme.

Ainsi, entre les Philosophes, Zoroaster print Arimaspes pour compagnon de ses peregrinations, Esculapius, Mercure ; Orpheus, Musée ; Pythagoras, Agleopheme ; entre les Princes et gens belliqueux, Hercules eut en ses plus difficilles entreprises pour amy singulier Theseus ; Ulysses, Diomedes ; Eneas, Achates. Vous autres en avez autant fait, prenan pour guide vostre illustre dame Lanterne. Or, allez, de par Dieu qui vous conduie²¹.

Par la coïncidence finale – dans le nom d'Arimaspe²² – entre les lieux du dieu et son escorte, le « roman » de Rabelais se révèle modelé, selon le prototype de tout voyage vers les *mirabilia poli*, tel un *itinerarium* d'initiation « aréalogique », comme l'a bien vu Giorgio Pasquali, définissant ainsi le proto-roman d'Antoine Diogène, *Les Merveilles incroyables d'au-delà de Thulé*²³, qui non seulement est à la source de l'*Histoire véritable* de Lucien, mais dans lequel, en outre, Diogène « cite

20. Voir F. Rabelais, *Pantagruel*, chap. XXIV, éd. Demerson, p. 448 ; et Hérodote, *Histoires*, III, p. 153 sq. La source pouvait toutefois être, plus directement, les *Adages* d'Érasme : « *Zopyri talenta. De praeclaris factis, magnoque aestimandis. Hic Zopyrus Darii regis amicus erat, qui sibi nares et aures conscidit et omne corpus flagris cruentavit* » (*Desiderii Erasmi Adagia*, Chil. II, Cent. X, 64 ; je cite l'édition Chesneau, Parisii, MDLXXI, p. 577 [« Les talents de Zopyros. À propos d'actes illustres et hautement estimables. Ce Zopyros était un ami du roi Darius, qui, après s'être coupé le nez et les oreilles, se fouetta tout le corps jusqu'au sang », Érasme de Rotterdam, *Les Adages*, sous la direction de J.-C. Saladin, vol. 2, Paris, Les Belles Lettres, 2011, n° 1964, p. 537].

21. F. Rabelais, *Le Cinquième Livre*, chap. XLVII, éd. Demerson, p. 1358-1360. Le passage marque la « fin du cinqieme livre des faits et dictz heroïques du noble Pantagruel ». Et ce congé, en une parfaite amphibologie, reste fidèle à la devise « guyde de Dieu et compagnie d'homme », car prendre pour guide l'« illustre dame Lanterne », c'est répéter à la fois le noble acte de Diogène et celui, si humain, qu'illustre l'entrée « en Lanternois » (*Le Cinquième Livre*, chap. XXXII, éd. Demerson, p. 1302).

22. Le finale renvoie de même à une théorie des *ulissidi* (émules d'Ulysse), héros d'admirables « peregrinations », qui remonte à Caelius Rhodiginus, *Antiquarum lectionum commentarii*, XXII, 4, Venetiis, in aedibus Aldi, 1516 ; et qui est rappelé également par Ficini dans sa préface à Alcinoüs, *De doctrina Platonis...* (Basileae, 1532) : « *Apud Persas Zoroaster in ignis religiosae philosophiae mysteriis assiduum sibi comitem Arimaspem aspirante numine dicitur escivisse. Mercurius Trismegistus apud Aegyptios similiter Aesculapium.* » Tonino Tornitore, qui cite cette source (art. cit., p. 193, n. 23), se méprend toutefois en l'appliquant aux Arimaspes du *Quart Livre* plutôt qu'à la splendide fin du *Cinquième Livre*.

23. G. Pasquali, « Antonio Diogene », in *Enciclopedia Italiana*, I, 566 ; le bref résumé des *Merveilles incroyables d'au-delà de Thulé* a été conservé par Photius (voir Photius, *Bibliothèque*, trad. franç. de R. Henry, Paris, Les Belles Lettres, 1959-1991, 9 tomes [éd.

lui-même un auteur plus ancien que lui, un certain Antiphane qui, dit-il, s'est occupé de récits merveilleux du même genre²⁴ » ; c'est-à-dire ce même Antiphane que Rabelais voulut à l'origine du mythe des paroles gelées²⁵.

Mais, du point de vue de la narration, une *aretalogia*, « discours de vertu », peut être soutenue jusqu'aux pôles seulement si le héros est « capable », dans les exploits et dans la traversée des écritures, d'un tel itinéraire ; seulement si, derrière le géant Pantagruel, d'autres champions ont laissé de leurs « peregrinations » en « chasse de sapience » un modèle durable.

Et, selon Diodore de Sicile – que Rabelais connaît et cite dans *Le Tiers Livre*²⁶ –, un seul autre héros mythique avait rencontré les Arimaspes, le grand Alexandre²⁷.

Chez les Arimaspes, au bord de l'Océan courbe, là où l'extrême Est touche l'extrême Nord, le voyage de Pantagruel peut donc se greffer sur celui d'Alexandre, et conjuguer merveille et vertu, beauté et rareté, comme le notait déjà Hérodote :

Il est constant que c'est dans le Nord de l'Europe qu'il y a de beaucoup le plus d'or. Comment il est obtenu, cela non plus je ne saurais le dire avec certitude ; on raconte qu'il serait soustrait aux griffons par les Arimaspes, hommes n'ayant qu'un œil [...]. Quoi qu'il en soit, il paraît que les régions extrêmes, qui entourent le reste du monde et l'enferment entre elles, possèdent seules les choses que nous estimons les plus belles et qui sont les plus rares²⁸ ;

bilingue] ; récit au t. II, 1960, p. 140-149). Le lien avec la littérature « aréalogique » fut signalé par R. Reitzenstein (*Hellenistische wundererzählungen*, Leipzig, 1906, p. 17-31).

24. *Les Merveilles incroyables d'au-delà de Thulé*, op. cit., p. 149. L'influence possible de ce récit sur l'*Histoire véritable* de Lucien, du moins dans ce qu'en laisse entrevoir l'épitomé de Photius, est décelable en divers endroits : « Il [Dinias] prétend avoir vu d'autres étrangetés du même genre et il fait un récit extraordinaire sur des hommes et sur certaines merveilles d'autre sorte qu'il aurait vues et que personne, dit-il, n'aurait pu voir ni entendre raconter ni même imaginer. Mais ce qui est plus incroyable que tout, c'est que, en marchant vers le Nord, ils arrivèrent dans le voisinage de la lune, qui ressemblait à une terre brillante de clarté » (*ibid.*, p. 146).

25. « D'avantage, Antiphane disoit la doctrine de Platon ès parolles estre semblable, lesquelles en quelque contrée, on temps du fort hyver, lors que sont proferées, gelent et glassent à la froydeur de l'air et ne sont ouyes » (F. Rabelais, *Le Quart Livre*, chap. LV, éd. Demerson, p. 1070). Il s'agit naturellement de ce même Antiphane qui « s'est occupé de récits merveilleux », évoqué dans *Les Merveilles incroyables d'au-delà de Thulé* et étudié par O. Weinreich (*Der Thule-Roman des Antonius Diogenes. Antiphanes bei Diogenes*, in *Antiphanes und Münchhausen*, op. cit., p. 31-33).

26. F. Rabelais, *Le Tiers Livre*, chap. XXXI, éd. Demerson, p. 700 ; et voir J. Plattard, *L'Œuvre de Rabelais*, op. cit., p. 189.

27. Comme l'observe, avec son habituelle acuité, C. Frugoni, *Historia Alexandri...*, op. cit., p. 102-103. Voir aussi Diodore de Sicile, XVII, 81.1.

28. Hérodote, *Histoires*, III, 116 ; éd. cit., III, 1939 puis 1967, p. 154. C'est cette même frontière – de la Scythie et de l'Océan glacé – entre « historique » et « merveilleux » que Plutarque placera en exorde de ses *Vies parallèles* : « Dans leurs atlas, Sossius Sénécion, les géographes relèguent les pays qui échappent à leur connaissance aux extrémités de leurs cartes et inscrivent à côté de certains d'entre eux : "au-delà, il n'y a que sables arides, infestés de bêtes fauves", ou bien "de sombres marais", ou "la Scythie glacée", ou "une mer gelée". De même moi, après avoir, en écrivant ces *Vies parallèles*, parcouru les époques accessibles à la vraisemblance et le terrain solide de l'histoire qui s'appuie sur des faits, je pourrais à bon droit dire des âges plus reculés : "au-delà, c'est le pays des prodiges et des légendes tragiques, habitée

et comme le décrira ensuite Rabelais lui-même, amenant l'autorité de Strabon à attester, dans le *Quart Livre*, d'une rencontre à l'extrême Nord entre Alexandre le Grand et les Celtes²⁹.

Et à l'extrême pôle, là où l'Océan gelé, *mare concretum*³⁰, *mare pigrum ac prope innotum*³¹, délimite le « *mondo sanza gente* » (le « monde sans peuple »), l'au-delà des colonnes d'Hercule, étaient ainsi passés – dans la tradition classique – tous les héros évoqués par Rabelais dans son roman, dont Hercule et Ulysse encore une fois, comme en témoignait l'autorité de Tacite :

*Ceterum et Ulixen quidam opinantur longo illo et fabuloso errore in hunc Oceanum delatum adiiisse Germaniae terras*³².

*Ipsum quin etiam Oceanum illa temptavimus : et superesse adhuc Herculis columnas fama volgavit, sive adit Hercules, seu quidquid ubique magnificum est in claritatem eius referre consensimus*³³.

Pantagruel entreprend en somme un voyage de connaissance, une *quête* de sagesse qui avait été propre aux héros les plus illustres de la poésie épique et du roman classique : Hercule, Ulysse, Alexandre. Et il l'entreprend en suivant un itinéraire hyperboréen, au long duquel la conscience latine la plus avancée – reposant au début de l'époque impériale la « question des limites » de la connaissance autant que de l'exercice du pouvoir – avait relu le mythe d'Alexandre, de Sénèque le Rhéteur à Albinovanus Pedo, et de Quinte-Curce à Tacite, en le rattachant à jamais à l'ultime passage de l'Océan et des limites humaines, frontière entre terre et ciel, entre être et néant, comme le proposait de manière si admirable la *Suasoria I* de Sénèque :

*Satis sit hactenus Alexandro vicisse, qua mundo lucere satis est. Intra has terras caelum Hercules meruit. Stat innotum mare, et quasi deficientis in suo fine naturae pigra moles [...]. Ita est, Alexander, rerum natura : post omnia Oceanus, post Oceanum nihil*³⁴.

par les poètes et les mythologues, et l'on n'y trouve plus aucune preuve, aucune certitude" » (Plutarque, *Vies*, par R. Flacelière, É. Chambry et M. Jumeaux, Paris, Les Belles Lettres, 1964-1990 [éd. bilingue] ; citation au t. I : *Vie de Thésée*, 1964, p. 12).

29. F. Rabelais, *Le Quart Livre*, chap. XVII, éd. Demerson, p. 916-918 ; et c'est l'auteur lui-même qui note : « si vous croyez Strabo, *lib. 7* ».

30. Selon la définition de Pline : « de Thulé, un jour de navigation mène à la *mer glacée*, appelée par quelques-uns Cronienne » (Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, livre IV, 30, trad. franç. d'É. Littré, Paris, Dubochet-Le Chevalier, vol. I, 1848, p. 203 ; je souligne).

31. P. Cornelius Tacitus, *De origine et situ Germanorum*, XLV, 1, trad. franç. de J. Perret, *La Germanie*, Paris, Les Belles Lettres, 1962 [éd. bilingue], p. 98.

32. Tacite, *La Germanie*, III, 3, éd. cit., p. 72 : « Du reste, certains pensent qu'Ulysse aussi dans ces longues et merveilleuses errances, porté jusqu'en cet Océan, a rendu visite aux terres de Germanie. » Et en introduction du même chapitre : « *Fuisse apud eos [scil. : Germanos] et Herculem memorant, primumque omnium virorum fortium ituri in proelia canunt* » (*ibid.*, p. 71 : « On raconte qu'Hercule aussi a été chez eux [scil. : les Germains], et avant d'aller au combat ils le célèbrent comme le premier des héros »).

33. *Ibid.*, XXXIV, 2, p. 91 : « Nous avons dans ces régions tenté l'Océan lui-même ; la renommée a publié que des colonnes d'Hercule y existent encore, soit qu'Hercule ait visité ces lieux ou que nous nous accordions à référer à sa gloire tout ce qu'on voit partout de grand. »

34. Annaei Senecae, *Oratorum et Rhetorum sententiae divisiones colores*, recognovit Adolphus Kiessling, Stvgardiae, Teubner, 1872, reproduction stéréotype, d'où je cite, 1967 ;

Le destin de ceux qui étaient guidés par « virtute e canoscenza », par le « désir de veoir, apprendre, congnoistre », avait été inscrit *a summo* dans la « brève oraison » d'Alexandre à ses compagnons, transmise à la mémoire de l'Occident par les livres de Quinte-Curce :

*Iam CCC stadia processerant, cum gubernatores adgnoscerent ipsos auram maris et haud procul videri sibi Oceanum abesse indicant regi. Laetus ille [scil. : Alexander] hortari nauticos coepit, incumbere remis : adesse finem laboris omnibus votis expetitum. Iam nihil gloriae deesse ; nihil obstare virtuti, sine ullo Martis discrimine, sine sanguine orbem terrae ab illis capi. Ne naturam quidem longius posse procedere, brevi incognita, nisi immortalibus, esse visuros*³⁵.

À cette méditation, Tacite, reparcourant lui aussi l'*itinerarium* de Germanicus, ajoute une maxime sur les limites imposées à l'« enquête » de l'homme, une définition de la connaissance humaine aux accents très proches de la condamnation émise par l'Ulysse de Dante :

*Ipsam quin etiam Oceanum illa temptavimus : et superesse adhuc Herculis columnas fama volgavit, sive adiit Hercules, seu quicquid ubique magnificum est in claritatem eius referre consensimus. Nec defuit audentia Druso Germanico, sed obstiti Oceanus in se simul atque in Herculem inquiri. Mox nemo temptavit, sanctiusque ac reverentius visum de actis deorum credere quam scire*³⁶.

« Sanctiusque [...] visum de actis deorum credere quam scire » : en cette « enquête » consiste le « folle volo » : « *Matto è chi spera che nostra ragione / possa*

Suasoria I, p. 1-11, citation p. 1-2 ; et pour la version française, Sénèque le Père, *Sentences, divisions et couleurs des orateurs et des rhéteurs*, trad. franç. de H. Bornecque, Paris, Aubier, 1992, p. 431-439, citation p. 431 : « — Qu'Alexandre se contente d'avoir vaincu la partie de l'Univers que le soleil se contente d'éclairer ! Sans sortir des terres que tu possèdes, Hercule a mérité le ciel. — Il y a là une mer immobile, barrière inflexible de la nature qui semble se perdre dans cette frontière [...]. Car dans la nature, Alexandre, derrière toutes choses, il y a l'Océan ; derrière l'Océan, il n'y a rien. » Une illustration du *topos*, des limites de l'Océan, était déjà brièvement suggérée par I. Lana et A. Fellin dans *Civiltà letteraria di Roma antica*, Messine/Florence, D'Anna, 1969, vol. II, p. 317-326.

35. Q. Curtius Rufus, *Historiarum Alexandri Magni Macedonis libri*, lib. IX, cap. IX, 3-4, trad. franç. de H. Bardon, *Histoires*, Paris, Les Belles Lettres, éd. bilingue, t. II, 1965, p. 384 : « On s'était avancé de quatre cents stades, quand les pilotes signalent au roi qu'ils reconnaissent le vent de mer, et qu'à leur avis l'Océan n'était pas loin. Joyeux, il [scil. : Alexandre] encouragea les rameurs à pousser sur les rames : "Ils approchaient du terme de leurs fatigues, qu'ils souhaitaient de tous leurs vœux. Désormais, rien ne manquait à leur gloire ; sans risquer le moindre combat ni verser leur sang, ils s'emparaient de l'univers. La nature même ne pouvait s'avancer au-delà ; sous peu, ils verraient ce que seuls connaissaient les immortels." » Et sur l'*amplificatio* mythopoiétique des « entreprises surhumaines » d'Alexandre accomplie par Quinte-Curce, voir encore C. Frugoni, *Historia Alexandri...*, *op. cit.*, p. 100-101.

36. Tacite, *La Germanie*, XXXIV, 2-4, éd. cit., p. 91 : « Nous avons dans ces régions tenté l'Océan lui-même ; la renommée a publié que des colonnes d'Hercule y existent encore, soit qu'Hercule ait visité ces lieux ou que nous nous accordions à référer à sa gloire tout ce qu'on voit partout de grand. Drusus Germanicus n'a pas manqué d'audace, mais l'Océan s'est opposé à cette enquête sur lui-même et sur Hercule. Puis nul n'a repris la tentative et en ce qui concerne les exploits des dieux on a jugé plus saint, plus respectueux, de croire que de savoir. »

*trascorrer la infinita via / che tiene una sustanza in tre persone. / State contenti, umana gente, al quia*³⁷. »

À l'extrême sommet de la tradition millénaire des mythes d'Alexandre et d'Ulysse, l'insatiable « désir » de « voler par la voie infinie », à jamais *richiuso*³⁸, se pliait au *quia* : *sanctius credere quam scire*.

« Le manoir de Vérité »

Lorsque Pantagruel atteindra, dans son *itinerarium poli*, le lieu où l'on commence à entendre « quelques gens parlans en l'air » (IV, 55), aura-t-il à peine dépassé – précisément – l'île des Papimanes, dans laquelle est en vigueur le culte obsessionnel des Décrétales « uranopetes : descendues du ciel³⁹ » ; intolérant fétichisme de la lettre, violente répression envers ceux qui « transgresseront un iota de ses mandemens⁴⁰ », s'exprimant en un crescendo contre « les rebelles, Hæreticques, protestans desesperez », comme l'a finement observé Michel Jeanneret dans des pages sur le finale du *Quart Livre* qui restent parmi les plus convaincantes :

Cette physique où le mot est une arme connaît une règle constante : la lecture littérale dégénère inmanquablement en actes de violence ; rivée à des formules univoques et impérieuses, elle cautionne l'intolérance. [...] L'idée réifiée devient une force aveugle.

On comprend mieux alors que les Papimanes puissent confondre le livre comme objet et le livre comme idéologie : c'est toujours une matière sans âme, un pouvoir brut⁴¹.

Laissant donc derrière lui l'île des Décrétales, où la lettre est « incorpor[ée], transform[ée] en sang⁴² », et où le mot et la chose ne se distinguent pas, concrétions l'un de l'autre (« Et appellons les figues figues, les prunes prunes et les poires poires⁴³ »), Pantagruel « ouyt diverses parolles degelées » : forte est alors sa

37. Dante, *Purgatorio*, III, 34-37 (*Purgatoire*, in *Œuvres complètes*, trad. d'A. Pézard, Paris, Gallimard, 1965, p. 1132 : « Fol est qui croit que la raison terrestre / puisse voler par la voie infinie / que suit une substance en trois personnes. / Contentez-vous au *quia*, gent humaine »). C'est la limite imposée à toute sagesse que n'éclaire pas la Grâce : « *e disiar vedeste senza frutto / tai che sarebbe lor disio quietato, / ch'eternalmente è dato lor per lutto : / io dico d'Aristotile e di Plato / e di molt'altri* » et qui *chinò la fronte* » (*Purgatorio*, III, 40-44 ; trad. cit., p. 1133 : « et tels vit-on souhaiter sans nul fruit, / dont pouvait être apaisé le désir / qui pour leur deuil éternellement dure : / je parle de Platon et d'Aristote / et autres maints. » Et ci baissa le front »).

38. Dante, *Inferno*, XXVI, 142 : « Infin che 'l mar fu sovra noi richiuso ».

39. Voir *Le Quart Livre*, chap. XLIX : « Comment Homenaz, evesque des Papimanes, nous monstra les uranopetes Decretales » (éd. Demerson, p. 1040), et « Briefve Declaration » (*ibid.*, p. 1147, *ad locum*).

40. *Le Quart Livre*, chap. L : « Comment par Homenaz nous feut monstré l'archetype d'un Pape », éd. Demerson, p. 1048.

41. M. Jeanneret, « Les paroles dégelées », *Littérature*, n° 17 (1975), p. 14-30, citation p. 17 ; puis in : *Le Défi des signes. Rabelais et la crise de l'interprétation à la Renaissance*, Orléans, Paradigme, 1994, p. 113-129, citation p. 116.

42. *Le Quart Livre*, chap. LI : « Menuz devis durant le dipner à la louange des Decretales », éd. Demerson, p. 1051.

43. *Le Quart Livre*, chap. LIV : « Comment Homenaz donna à Pantagruel des poires de bon Christian », éd. Demerson, p. 1066.

tentation de penser être enfin parvenu – après la traversée du « Siècle » dont elle est entourée – à la demeure éternelle de la Vérité, nouvel Alexandre ayant atteint « l'élément le plus ancien ou le berceau des dieux⁴⁴ ».

Son cher Plutarque autorisait Rabelais à faire cette hypothèse et le parcours lui était suggéré par son ami Guillaume Budé, qui avait à la même époque traduit le *De fortuna Romanorum et Alexandri Magni* et le *De placitis philosophorum naturalibus*⁴⁵. Du *De defectu oraculorum* Rabelais avait déjà tiré une autre voix, mystérieuse, « ceste voix, laquelle appelloit Thamoun en cris horrificques⁴⁶ », mais désormais le texte de Plutarque, évoqué par Pantagruel dans sa première tentative herméneutique :

Mais entendons. J'ay leu qu'un Philosophe nommé Petron estoit en ceste opinion que fussent plusieurs mondes soy touchans les uns les aultres en figure triangulaire æquilatérale, en la pate et centre des quelz disoit estre le manoir de Verité, et là habiter les Parolles, les Idées, les Exemplaires et protraictz de toutes choses passées et futures, au tour d'icelles estre le Siecle. Et en certaines années, par longs intervalles, part d'icelles tomber sus les humains comme catarrhes [...], part là rester réservée pour l'advenir, jusques à la consommation du Siecle⁴⁷ ;

menait au « manoir de Vérité », au centre de la pluralité des Mondes, une fois traversé – nouveau recours au mythe et au voyage d'Ulysse – l'espace périphérique des événements terrestres, du Siècle :

Il disoit que ny le nombre des mondes n'estoit infiny, ne qu'il n'y en avoit pas un seul, ny cinq, mais cent quatre vingt et trois, qui estoient ordonnez et rengez en forme triangulaire, duquel triangle chacun costé contenoit soixante mondes, et que des autres trois chacun estoit à l'un des coins du triangle, et qu'ils s'entretenoient tout alentour, ne plus ne moins que ceulx qui sont en une dance, et que la plaine qui est au dedans du triangle estoit le fondement et l'autel commun de tous ces mondes, qui s'appelloit le champ ou la plaine de verité, dedans laquelle sont les desseins, les moules, les idees et les exemplaires immobiles de toutes les choses qui furent oncques et qui jamais seront, et alentour de ces idees estant l'éternité, le temps, comme un ruisseau qui en sortoit, couloit dedans ces mondes, et que les ames des hommes, s'ils ont bien vescu en ce monde, en dix mille ans une fois les voient, et que les plus saintes cerimonies mystiques des sacrifices qui se font icy bas ne sont que comme un songe de ceste veuë, et de ce spectacle là [...]. Je l'entendois, dit-il, conter tous ces propos là, ne plus ne moins proprement que si sçeust esté quelque cerimonie de sacrifice qu'il m'eust exposee en quelque religion, en laquelle il m'eust instruit sans qu'il m'amenast aucune preuve ny aucune demonstration de son dire⁴⁸.

44. Sénèque le Père, *Suasoire I*, 11 ; trad. cit., p. 436.

45. Les deux courts traités tirés des *Moralia* de Plutarque, traduits et édités par G. Budé entre 1502 et 1510, et plus spécialement le *De placitis*, seront présents dans *Le Tiers* et *Le Quart Livre* (voir J. Plattard, *L'Œuvre de Rabelais*, op. cit., p. 231 et 240 ; et Plutarque, *Moralia*, 316 B – 345 B, et 874 D – 911 B).

46. Voir *Le Quart Livre*, chap. XXVIII, éd. Demerson, p. 962 ; et Plutarque, *Moralia*, 409 E – 438 (épisode de *Thamoun*, 419 B-E).

47. Cf. *Le Quart Livre*, chap. LV, éd. Demerson, p. 1070.

48. Plutarque, *Des oracles qui ont cessé*, in *Les Œuvres morales*, traduction d'Amyot ; je cite l'édition de Genève, Iacob Stoer, MDCXIII, p. 1093. Cet opuscule est du reste peu après explicitement cité par Rabelais, au chapitre LVIII du *Quart Livre* : « comme escript Plato, et Plutarque on livre *De la cessation des oracles* ».

Par conséquent, si là était le lieu tant désiré, où des paroles de Vérité, « en certaines années, par longs intervalles », commencent à fondre et à se révéler, il fallait trouver le moyen de les saisir, de les « faire siennes ». Mais avec lequel des sens ? Assurément pas par le toucher, certitude physique – comme peu après le voudra Panurge (ou selon la théorie des Papimanes adoreurs des Décrétales) –, car les paroles sont « voltigeantes, volantes⁴⁹ » ; mais bien plutôt par une écoute persévérante, telle que la propose déjà Pantagruel au début du rite herméneutique (« Plus perseverions escoutans, plus discernions les voix, jusques à entendre motz entiers ») et qui maintenant, dans la citation de Plutarque, devient un chemin silénique – et donc rabelaisien⁵⁰ – vers sa propre intériorité :

D'aventage, Antiphanes disoit la doctrine de Platon ès parolles estre semblable, lesquelles en quelque contrée, on temps du fort hyver, lors que sont proferées, gellent et glassent à la froydeur de l'air et ne sont ouyes. Semblablement ce que Platon enseignoit ès jeunes enfans, à peine estre d'iceulx entendu lors que estoient vieulx devenuz⁵¹.

Et comme Antiphanes, l'un des familiers de Platon en se jouant disoit, qu'il y avoit une ville là où les paroles se geloient en l'air incontinent qu'elles estoient prononcées, et puis quand elles venoient à se fondre l'esté, les habitans entendoient ce qu'ils avoient devisé et parlé l'hyver : aussi la plus part, disoit-il, de ceulx qui viennent ouir jeunes les discours de Platon, à peine les entendent ils jusques bien tard, quand ils sont devenus tous vieux : aussi leur en prent il de mesme envers toute la philosophie, jusques à ce que le jugement, aiant pris une fermeté de resolution saine et rassise, vient à donner dedans les discours qui peuvent imprimer en l'ame une affection morale, et une passion d'amour, et à chercher ces propos la dont les traces tendent plus tost au dedans que non pas au dehors⁵² [...].

Adroitement, et *per exempla*, Pantagruel a conduit son argumentation du lieu où dégelent les paroles de vérité au temps de leur écoute efficace. La série des paraboles se conclut par l'exhortation à « philosopher » *ores* et *icy*, dans l'instant fuyant où les voix meurent à la vue pour s'ouvrir à l'écoute : « Ores seroit à philosopher et rechercher si, forte fortune, icy seroit l'endroit on quel telles parolles degelent. » Dans le *hic et nunc* est le *kairós* « on quel telles parolles degelent » : c'est dans cet augure que culminent l'interprétation de Pantagruel et la *gradatio* accomplie au

49. Pantagruel poursuit en fait dans son "interprétation" : « Me souviens aussi que Aristoteles maintient les parolles de Homere estre voltigeantes, volantes, moventes et, par consequent, animées » (IV, 55, éd. Demerson, p. 1070). Sur la citation d'un Homère « aristotélicien », voir les précisions de T. Tornitore, « Interpretazioni novecentesche... », art. cit., p. 180-181, n. 5.

50. Je me réfère évidemment au célèbre prologue du *Gargantua*, que Rabelais consacre tout entier à l'illustration du mythe, platonicien et érasmien, des Silènes, appliqué à la lecture de son propre texte, car il faut aller au-delà de la surface de la lettre, « rompre l'os et sugcer la sustantificque mouelle. [...] Car en icelle bien aultre goust trouverez et doctrine plus absconce » (éd. Demerson, p. 52). Sur ce point, Saulnier observait que « les deux apologues, celui des paroles dégelées et celui des silènes, traduisent évidemment, pour une part, une leçon commune » (V.-L. Saulnier, « Le silence de Rabelais... », *op. cit.*, p. 241).

51. *Le Quart Livre*, chap. LV, éd. Demerson, p. 1070. C'est ce passage du chapitre de Rabelais qui est à mettre en rapport avec la double version de l'apologue chez Calcagnini et avec la « novella » du *Courtisan*. En ce qui concerne Calcagnini, voir encore T. Tornitore, art. cit., p. 181-182.

52. Plutarque, *Comment on pourra apercevoir si on amende et profite en l'exercice de la vertu*, in *Les Œuvres morales*, *op. cit.*, p. 361.

chapitre LV, par une invitation à l'écoute incessante, « et à pleines oreilles [à] hum[er] l'air⁵³ », à la « vigilia / d'i nostri sensi », cette veille silencieuse de qui « persever[e] escoutans ».

Nous savons, certes, comment, dans le chapitre suivant (LVI), la réponse « historique » du pilote⁵⁴ et celle « ontologiste » de Panurge interrompent le processus herméneutique de « dégel » et qu'il ne reste plus alors que des « poignées » de paroles gelées à jeter sur le tillac, barbare chaos syllabique, débris onomatopéiques – « frr, frrr, frrr, bou, bou, bou, bou » – parmi lesquels, tout au plus, survivent d'éphémères « motz de gueule⁵⁵ ».

Mais cette leçon de Pantagruel restera, telle la conscience d'une Vérité qui lentement dégèle dans le temps et dans la pluralité des mondes, cependant que « le temps [...] coul[e] dedans [l]es mondes » et que le cours de la philosophie ne permet « ny pause et cessation aucune ». Elle est paix et silence, érasmienne *querela pacis*, invoquée dès le prologue du *Quart Livre* :

Hay, hay, hay ! Et de qui estes vous apprins ainsi discourir et parler de la puissance et prædestination de Dieu, paouvres gens ? Paix ! St, St, St ! humiliez-vous davant sa sacrée face et reconnoissez vos imperfections⁵⁶.

Elle demeure une trace silencieuse, une voix qui souffle « à l'impulsion des vents », un appel à « persever[er] escoutans ». C'est de même ce qu'avait déjà suggéré, en des termes également chers à Rabelais⁵⁷, la *Descriptio silentii* de Celio Calcagnini : « *πᾶν τὸ καιρὸς, quod in tempore omnia posita sint* »⁵⁸.

53. Le geste, très marqué, est probablement un rappel de la mention par Plutarque : « aussi dit-on que nature pour ceste cause a donné à chascun de nous une langue seule, et deux oreilles : pour ce qu'il fault plus ouïr, que parler » (Plutarque, *Comment il fault ouïr*, in *Les Œuvres morales*, op. cit., p. 75).

54. C'est-à-dire la traversée en *Ouy-dire* que nous avons illustrée *supra*.

55. *Le Quart Livre*, chap. LVI : « Comment entre les parolles gelées Pantagruel trouva des motz de gueule » (éd. Demerson, p. 1072).

56. F. Rabelais, *Prologue de l'Authour, M. Francois Rabelais, pour le quatrième livre des faicts et dictz Heroïques de Pantagruel. Aux lecteurs benevoles*, éd. Demerson, p. 846. Et Rabelais soulignait dans la « Briefve Declaration » : « St, St, St : une voix et sifflement par lequel on impose silence. Terence en use in *Phorm.* et Ciceron, *De oratore* » (éd. Demerson, p. 1142). Il est par ailleurs singulier que Saulnier, qui avance la thèse d'une forme d'« hésuchisme » chez Rabelais (« Après l'évangélisme prédicant, qui fut l'érasmeisme, un évangélisme non prédicant », « Le silence de Rabelais... », op. cit., p. 242-243), ait totalement omis de renvoyer à ce passage, pourtant fondamental pour son propos.

57. La *wDescriptio silentii*, comprise dans les *Opera aliquot* (éd. cit., p. 491-494), source plusieurs fois rappelée dans le *Quart Livre*, était certainement présente à l'esprit de Rabelais lorsque, au chapitre succédant à l'épisode des « parolles gelées » et consacré à la demeure de « messere Gaster », il notait que « les Égyptiens disoient Harpocras, Dieu de silence, en Grec nommé Sigalion » (*Le Quart Livre*, LVII, éd. Demerson, p. 1076), traduction littérale des termes de Calcagnini : « est deus quem Aegyptii Harpocratem, Graeci Sigaliona, nostri Silentiosum dixere » (C. Calcagnini, *Descriptio silentii*, éd. cit., p. 491).

58. C. Calcagnini, *Descriptio silentii*, éd. cit., p. 494 [« tout est *kairós*, parce que toutes choses ont été déposées dans le temps »] Il s'agit de la citation qui clôt ce bref traité (et c'est ce que nous avons également observé, dans l'urgence rabelaisienne du *kairós*, autour de l'avertissement : « Ores seroit à philosopher »).

Mais l'interprétation évoquée et la solution souhaitée par Panurge (tout de suite après l'explication « historique » fournie par le pilote, celle de la « felonnie bataille entre les Arismapiens et les Nephelibates ») ne manquent pas de se rattacher à une grande tradition d'autorité :

— Par Dieu ! dist Panurge, je l'en croy. Mais en pourrions nous veoir quelqu'une ? Me soubvient avoir leu que, l'orée de la montaigne en laquelle Moses receut la loy des Juifz, le peuple voyoit les voix sensiblement.⁵⁹

La synesthésie remonte elle aussi aux domaines du « manoir de Vérité », elle accompagne depuis le Sinaï la promulgation même du Décalogue auprès de Moïse, elle scelle l'ancien pacte :

*Cunctus autem populus videbat voces et lampadas, et sonitum bucinae, montemque fumantem : et perterriti ac pavore concussi, steterunt procul [...].
Stetitque populus de longe. Moses autem accessit ad caliginem in qua erat Deus⁶⁰ ;*

et, plus encore, elle viendra achever la mutation du Siècle, annonçant les temps derniers de la manifestation, le retour du Verbe :

*Et conversus sum, ut viderem vocem quae loquebatur mecum : et conversus vidi septem candelabra aurea :
Et in medio septem candelabrorum similem Filio hominis, vestitum podere, et praecinctum ad mamillas zonam auream⁶¹.*

En définitive, l'interprétation de Panurge n'est pas seulement celle, « vétérotestamentaire », littéraliste, fétichiste, de la *parole-chose* (à dépasser ensuite et à réabsorber dans la lecture « spirituelle » et « hésuchiste » de Pantagruel), mais elle correspond à l'un des grands mythes néoplatoniciens et chrétiens sur l'origine des langues, le rêve de rétablir ce qui était avant la confusion de Babel⁶², de rendre aux mots la plénitude « sacramentelle » du *Verbum caro*, ou du moins l'aspiration, cratylienne, de les soustraire au caractère arbitraire des usages pour les ramener à un « état d'origine » non contaminé par la corruption et la dégénérescence de toute parole dans l'histoire⁶³.

« Voir les voix »

Et « voir les voix » n'est pas un vœu réservé au « *sermo humilis* », non seulement de par son origine, mais aussi parce que celui qui le prononce est, depuis son

59. F. Rabelais, *Le Quart Livre*, chap. LVI, éd. Demerson, p. 1072.

60. *Liber Exodi*, XX, 18 et 21 (« Tout le peuple, voyant ces voix et ces lueurs, ce son de trompe et la montagne fumante, eut peur et se tint à distance. [...] Le peuple se tint à distance et Moïse s'approcha de la nuée obscure où était Dieu »).

61. *Apocalypsis Beati Ioannis Apostoli*, I, 12-13 (« Je me retournai pour regarder la voix qui me parlait ; et m'étant retourné, je vis sept candélabres d'or, et au milieu des candélabres, comme un Fils d'homme revêtu d'une longue robe serrée à la taille par une ceinture en or »).

62. Voir, pour un aperçu d'ensemble, N. Frye, *The Great Code. The Bible and Literature*, New York/Londres, HBJ Book, 1983 ; et plus particulièrement, pour la culture médiévale, R. Dragonetti, *La Vie de la lettre au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1980 ; et R. Dragonetti, « Le Verbe », *La Musique et les Lettres. Études de littérature médiévale*, Genève, Droz, 1986.

63. Sur ce mythe à la Renaissance, je renvoie au précieux essai de Cl.-G. Dubois, *Mythe et Langage au XVI^e siècle*, Bordeaux, Ducros, 1970.

apparition dans le roman, et jusqu'à la fin, solidaire de Pantagruel, uni à lui, tant il est vrai qu'à eux deux ils feront « un nouveau pair d'amitié, telle que feut entre Enée et Achates⁶⁴ », une amitié semblable en somme à celle qui clôt l'*explicit* du roman – entre Hercule et Thésée, Ulysse et Diomède, ou justement Énée et Achate⁶⁵ – ainsi que tout « chemin de la congnoissance divine et chasse de sapience », se résume dans le signe et dans la devise : « guyde de Dieu et compagnie d'homme ».

De plus, cette interprétation à la fois cratylienne et ontologiste était très présente dans la culture humaniste à laquelle Rabelais s'était nourri. Ainsi, Marsile Ficin, grand médiateur de la pensée platonicienne et autorité européenne incontestée, avait-il écrit de suggestives propositions sur cette « corporéité » du son, concluant en ces termes : « *Sonus ille est quasi quoddam animal* » :

*Anima rursus per linguam tamquam instrumentum frangit aerem; fractus aer sonat; sonando significat. Sonus ille est quasi quoddam animal constitutum ex aere fracto tamquam corpore atque ex ipsa significatione tamquam anima*⁶⁶ [...].

Tout le langage ficinien porte la trace, comme l'a bien vu Lucien Febvre en ce qui concerne l'« ouïe » de l'homme de la Renaissance⁶⁷, de cette corporéité des signes, dans la mesure où le parcours même vers la Vérité est « appétit⁶⁸ », et où la Vérité est, à son tour, nourriture de l'intelligence : « *veritas mentis est cibus*⁶⁹ ». Ficin avait même accompli dans son œuvre cette jonction finale entre Platon et Moïse, cette conciliation des deux cultures, chrétienne et païenne, théologique et philosophique, qui fut le rêve des humanistes :

*Hinc Numenius pythagoricus exclamavit : « Nihil aliud esse Platonem quam Moysen attica voce loquentem »*⁷⁰ ;

64. Voir F. Rabelais, *Pantagruel*, chap. IX : « Comment Pantagruel trouva Panurge lequel il ayma toute sa vie », éd. Demerson, p. 362.

65. Le texte du finale du *Cinquième Livre* a déjà été cité ici (voir *supra* n. 55).

66. *Marsilii Ficini Platonica Theologia de animorum Immortalitate*, Florentiae, per A. Miscominum, 1482 ; maintenant dans *Théologie platonicienne de l'immortalité des âmes*, par Raymond Marcel, Paris, Les Belles Lettres, 1964-1970, éd. bilingue en trois volumes ; citation tirée du livre X, chap. VII, t. II, 1964, p. 82 : « D'autre part, l'âme, par l'instrument de la langue, frappe l'air ; l'air frappé résonne et, en résonnant, prend une signification. Ce son est en quelque sorte un être vivant, constitué par un corps qui est l'air frappé et par une âme qui est la signification [...] ».

67. L. Febvre, *Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle : la religion de Rabelais*, *op. cit.*, p. 348-349, 393-399 et *passim*.

68. « *Escam vero animi quam esse dicemus aliam praeter illam quam esurit semper et sitit, qua parta gaudet summopere, qua sumpta crescit et impletur ? Omnis animus tum in omni aetate, tum continue veritatem prae caeteris appetit* » (M. Ficin, *Théologie platonicienne*, livre VIII, chap. II : « *Anima alitur veritate* » (« La vérité est la nourriture de l'âme »), éd. cit., t. I, 1964, p. 292 : « Qu'appellerons-nous donc l'aliment de l'âme, sinon celui dont elle a toujours faim et soif, dont l'acquisition la remplit de joie et dont l'assimilation la développe et la rassasie ? Toute âme, à tout âge et sans cesse, désire avant tout le reste la vérité »).

69. *Ibid.*, livre XV, chap. XIV, éd. cit., t. III, 1970, p. 77 : « la vérité est l'aliment de l'intelligence ».

70. *Ibid.*, livre XVII, chap. IV, éd. cit., t. III, p. 169 : « C'est pourquoi Numénius le Pythagoricien s'est écrié : "Platon n'est pas autre chose que Moïse parlant en langue attique !" ».

et qu'avait déjà anticipée, par le même rapprochement, Eusèbe de Césarée⁷¹. Et, pour nous en tenir à nos auteurs, la plupart des citations de Plutarque présentes chez Rabelais, et en particulier celles tirées du *De defectu oraculorum*, lui parviennent précisément – comme le vit Jean Plattard⁷² – à travers le *De evangelica praeparatione*, source très répandue à la fin du xv^e siècle, mais aussi désormais autorisée et légitimée par les constantes citations de Ficin. L'épisode même de la mort de Pan (qui occupe le chapitre XXVIII du *Quart Livre*, et que Pantagruel, ému aux larmes, écoutera « en silence et profonde contemplation »), toujours lu par la culture humaniste comme une « préfiguration » de la mort du Christ, provenait certes pour Rabelais de Plutarque, mais par l'intermédiaire d'Eusèbe⁷³, que reproposait alors Marsile Ficin :

*Idem quoque Plutarchus et familiares eius, Demetrius philosophus, Emilianusque rhetor affirmant. Testantur enim ex multis prodigiis quae suis temporibus contigerunt, Pana, magnum daemonem aliosque multos daemones eiulasse primum, deinde etiam obiisse*⁷⁴.

Malgré le prestige des sources auxquelles il fait appel, le vœu de Panurge, d'abord satisfait par la vivacité des couleurs, par l'apparence rayonnante de ces « motz dorez » :

« Tenez, tenez ! (dist Pantagruel) voyez en cy qui encores ne sont degelées. »

Lors nous jecta sus le tillac plenes mains de parolles gelées, et sembloient dragée perlée de diverses couleurs. Nous y veismes des motz de gueule, des motz de sinople, des motz de azur, des motz de sable, des motz dorez⁷⁵ ;

ce vœu n'est finalement pas exaucé ; et, encore une fois, cela ne tient pas à la seule inclination « macaronique » pour les « motz de gueule », au primat du goût, qui déjà selon Ficin émousse les autres sens (« *Quod si intentissima degustatio non impediret auditum*⁷⁶... »), mais aussi, plus subtilement, à la distinction rabelaisienne qui sépare *ouïr* et *entendre*, écouter le mot et le comprendre :

71. Eusebius, *De evangelica praeparatione*, XI, 9-10, trad. franç. de G. Favrelle, texte grec révisé par É. Des Places, *La Préparation évangélique*, Paris, Éditions du Cerf : « Sources chrétiennes », 1982, livre XI, chap. 9-10, p. 96-109.

72. J. Plattard, *L'Œuvre de Rabelais*, op. cit., p. 194.

73. C'est ce qu'observe – sous-titrant précisément son essai « A Study in Syncretism » – M. A. Screech, « The death of Pan and the death of heroes in the Fourth Book of Rabelais », art. cit., p. 37.

74. M. Ficin, *Théologie platonicienne*, livre X, chap. II, éd. cit., t. II, p. 58 : « C'est ce qu'affirment aussi Plutarque et ses amis, le philosophe Démétrius et le rhéteur Emilianus. Ils attestent, en effet, d'après de nombreux prodiges qui eurent lieu de leur temps, que Pan, puissant démon, et d'autres génies nombreux, après avoir poussé des cris de douleur, sont également morts ». En de nombreux autres endroits encore l'autorité de Plutarque est citée par Ficin à travers le traité d'Eusèbe ; voir par exemple X, II (éd. cit., t. II, p. 59), ou XIII, II (éd. cit., t. II, p. 219). Et l'on trouve ailleurs l'identification, parallèle, et provenant également d'Eusèbe, entre Hermès Trismégiste et Moïse : « homo idem Mercurius fuit atque Moyses » (*Théologie platonicienne*, livre XVIII, chap. II, éd. cit., t. III, p. 183 : « Hermès et Moïse étaient le même homme » ; et *De evangelica praeparatione*, IX, 37).

75. F. Rabelais, *Le Quart Livre*, chap. LVI, éd. Demerson, p. 1072.

76. M. Ficin, *Théologie platonicienne*, livre XV, chap. IX : « Quia vires animae se vicissimum impediunt, tum movent » (« Les puissances de l'âme tantôt se neutralisent, tantôt se

Les quelz, estre quelque peu eschauffez entre nos mains, fondoient comme neiges et les oyons realement, mais ne les entendions, car c'estoit language Barbare⁷⁷.

Tout leur demeure étranger, « langage d'ailleurs » (« langage Barbare »), – excepté celui trop familier et immédiat de la guerre⁷⁸ –, parce que, en termes bibliques, « ils n'ont pas d'yeux pour voir, d'oreilles pour entendre » :

*Quid ergo ? quod quaerebat Israhel, hoc non est consecutus : electio autem consecuta est ; ceteri vero excaecati sunt ; sicut scriptum est : Dedit illis Deus spiritum conpunctionis, oculos ut non videant, et aures ut non audiant*⁷⁹.

Il est singulier que la distinction faite par Rabelais (« et les oyons realement, mais ne les entendions ») n'ait pas été perçue dans toute l'acuité de sa résonance et de son actualité religieuse, car il transcrivait là le passage de l'*Épître aux Romains* où est justifiée l'élection manquée d'Israël, obtenue en revanche par ceux qui ont été appelés par la grâce. C'était, dans le débat de *reformanda ecclesia*, le principal argument du salut par la grâce, la trace mémorable qui depuis Isaïe descendait vers les Évangélistes et scellait les *Actes des Apôtres* :

*Et dixit : Vade, et dices populo huic : Audite audientes, et nolite intellegere : et videte visionem, et nolite cognoscere*⁸⁰ ;

*Quia bene Spiritus Sanctus locutus est per Esaiam prophetam ad patres nostros, dicens : Vade ad populum istum, et dic : Aure audietis, et non intellegetis, et videntes videbitis, et non perspicietis*⁸¹.

« Aure audietis, et non intellegetis », « et les oyons realement, mais ne les entendions » : de même qu'à l'ancienne Synagogue, il manque aux compagnons de Pantagruel le « très hault sacrement » de l'illumination de l'Esprit. Ils veulent voir et

stimulent mutuellement », éd. cit., t. III, p. 51 : « Si l'intense attention apportée à la dégustation ne gênait pas l'audition... »

77. F. Rabelais, *Le Quart Livre*, chap. LVI, éd. Demerson, p. 1072 (c'est exactement la suite du passage cité *supra*, à la note 75).

78. L'unique *dragée* qui, dégelée, est comprise, c'est « un coup de faulcon », un coup de pièce d'artillerie qui les « feist tous de paour tressaillir » (*ibid.*).

79. *Epistola Beati Pauli Apostoli ad Romanos*, XI, 7-8 (« Que conclure ? Ce que recherche Israël, il ne l'a pas atteint ; mais ceux-là l'ont atteint qui ont été élus. Les autres, ils ont été endurcis, selon le mot de l'Écriture : Dieu leur a donné un esprit de torpeur : ils n'ont pas d'yeux pour voir, d'oreilles pour entendre jusqu'à ce jour »).

80. *Prophetia Isaiae*, VI, 9 (« Il me dit : "Va, et tu diras à ce peuple : Écoutez, écoutez, et ne comprenez pas ; regardez, regardez, et ne discernez pas..." »). Il s'agit d'un véritable *Leïmotiv* biblique, dénonciation prophétique de l'infidélité et de l'incrédulité d'Israël, qui commençant dans *Deut.*, XXIX, 3, s'amplifiera dans *Is.*, VI, 9 et XXIX, 10, et deviendra le thème central du salut dans les synoptiques *Maith.*, XIII, 14 ; *Marc.*, IV, 11-12 ; *Luc.*, VIII, 10 ; et encore *Ioann.*, XII, 39-40 ; et *Actus*, XXVIII, 25-26.

81. *Actus Apostolorum*, XXVIII, 25-26 (« Elles sont bien vraies les paroles que l'Esprit Saint a dites à vos pères par la bouche du prophète Isaïe : Va trouver ce peuple et dis-lui : vous aurez beau écouter, vous ne comprendrez pas ; vous aurez beau regarder, vous ne verrez pas... »). C'est la reconnaissance finale du fait que s'est achevée la mission d'Israël, dans la mesure où désormais l'Évangile « gentibus missum est » : « *Notum ergo sit vobis quoniam gentibus missum est hoc salutare Dei, et ipsi audient* », *ibid.*, XXVIII, 28 (« Sachez-le donc : c'est aux païens qu'a été envoyé ce salut de Dieu. Eux du moins, ils écouteront »).

toucher pour croire, mais n'ont pas d'oreilles pour entendre. De même que dans la parabole du semeur (*Marc*), là Pantagruel « jecta sus le tillac plenes mains de parolles gelées » ; de même que dans l'Évangile « *illis autem, qui foris sunt, in parabolis omnia fiunt : ut videntes videant, et non videant, et audientes audiant, et non intellegant*⁸² », là « estoit languaige Barbare » « et les oyons realement, mais ne les entendions ». L'incapacité d'entendre des compagnons de Pantagruel est donc l'image symétrique, mais dans les signes inversée, de l'*habitus* initial de Pantagruel : « Plus perseverions escoutans, plus discernions les voix » (selon l'avertissement qui clôt la parabole dans *Marc* : « *Si quis habet aures audiendi, audiat*⁸³ »).

Incapables de ce silence seul en mesure de saisir le passage subtil, « à l'impulsion des vents », de l'Esprit, ils ne savent plus interpréter. Et tandis que dans le silence vigilant de Pantagruel les voix se rassemblaient en « motz entiers » :

Plus perseverions escoutans, plus *discernions* les voix, jusques à *entendre* motz entiers⁸⁴ ;

maintenant, ses compagnons, incapables de *discernement*, ne savent plus distinguer comment s'articulent les sons pour faire sens ; de sorte que syllabes et onomatopées chutent de manière confuse, se renversent sur le tillac, fondues toutes ensemble en un enchevêtrement barbare, en un caillot *sanglant* :

Ce nonobstant, il en jecta sus le tillac troys ou quatre poignées. [...] Les quelles ensembles fondues ouysmes : hin, hin, hin, hin, his, ticque torche, lorgne, brededin, brededac, frr, frrr, frrr, bou, bou, bou, bou, bou, bou, bou, bou, bou, traccc, trac, trr, trr, trr, trrr, trrrrrr, On, on, on, on, ououououon, goth, magoth et ne sçay quelz aultres motz barbares [...] ⁸⁵.

Au cri ultime de l'accomplissement qui consiste à voir en possédant : « Pleust à Dieu que icy, sans plus avant proceder, j'eusse le mot de la dive Bouteille ! », le désir physique, exprimé par Panurge, de « vo[ir] les voix sensiblement », est donc réalisé, mais en une ostension crue de matière, provoquant répulsion et dégoût : « Et y veids [...] des parolles sanglantes [...], des parolles horrificques et aultres assez mal plaisantes à veoir ». Ainsi, et de nouveau : *sanctius credere quam videre*⁸⁶.

82. *Evangelium secundum Marcum*, IV, 11-12 (« mais à ceux-là qui sont dehors tout arrive en paraboles, afin qu'ils aient beau regarder et ils ne voient pas, qu'ils aient beau entendre et ils ne comprennent pas »). La formule vient ici clore la parabole du semeur et précède les versets qui l'interprètent (respectivement IV, 3-9 et IV, 13-23 ; les deux moments, narration et interprétation, se concluent chaque fois par l'avertissement : « *Qui habet aures audiendi, audiat* »). De même, la citation de Rabelais – il ne semble pas trop imprudent de le faire observer – se situe-t-elle entre deux gestes homologues de dissémination : « Lors nous jecta sus le tillac plenes mains de parolles gelées [...]. Ce nonobstant, il en jecta sus le tillac troys ou quatre poignées. » Le rapprochement ne paraît pas irrévéréncieux : Rabelais pouvait lire dans *Marc*, *ad locum* : « *Qui seminat, verbum seminat* », *Marc.*, IV, 14 (« Le semeur, c'est la Parole qu'il sème »).

83. *Marc.*, IV, 9 et 23.

84. Le couple *discerner-entendre* est encore une fois calqué sur la formule biblique *audire-intelligere*.

85. F. Rabelais, *Le Quart Livre*, chap. LVI, éd. Demerson, p. 1072-1074.

86. « Autrement dit, on n'a pas besoin de l'événement pour porter en soi la trace de la vérité » (J.-Y. Pouilloux, « Notes sur deux chapitres du *Quart Livre*, LV-LVI », art. cit., p. 93).

SÉMINAIRE – « QUELQUE PART DANS L'INACHEVÉ »

4 février 2016 : Carlo Ossola, Collège de France : « Vladimir Jankélévitch : “Quelque part dans l'inachevé” ».

11 février 2016 : Michel Jeanneret, université de Genève : « Le lecteur à l'œuvre ».

18 février 2016 : Corinne Hershkovitch, avocate spécialiste du droit de l'art, Paris : « Portée de l'achevé et de l'intégral dans l'intangibilité de l'œuvre d'art ».

25 février 2016 : Benedetta Papisogli, université de Rome LUMSA : « Pascal, la “distance” et l'inachevé ».

3 mars 2016 : Christoph Frank, Accademia di Architettura, Mendrisio CH : « L'inachevé et la perception empirique : Piranèse visionnaire ».

10 mars 2016 : Valeria Giannetti, université de Paris 3 : « Leopardi, l'inachevé et l'infini ».

17 mars 2016 : Francisco Jarauta, université de Murcia : « Babel, mythe moderne ».

24 mars 2016 : Luciano Canfora, université de Bari : « L'inachèvement : un projet et un faux ».

ACTIVITÉS DE LA CHAIRE

Christine Jacquet-Pfau, maître de conférences**Publications**

JACQUET-PFAU C. et SABLAYROLLES J.-F. (dir.), *La Fabrique des mots français*, Actes du colloque de Cerisy, Limoges, Lambert-Lucas, 2016.

JACQUET-PFAU C. et HILENDRAND Z., « Les pratiques alimentaires, un domaine très ouvert aux emprunts. Analyse en français et en tchèque », in Z. HILDENBRAND, A. KACPRZAK et J.-F. SABLAYROLLES (dir.), *Emprunts néologiques et équivalents autochtones en français, en polonais et en tchèque*, Limoges, Lambert-Lucas, 2016, p. 176-225.

JACQUET-PFAU C., BOBIŃSKA A. et KACPRZAK A. « L'évolution du monde professionnel à travers les emprunts en français et en polonais », in Z. HILDENBRAND, A. KACPRZAK et J.-F. SABLAYROLLES (dir.), *Emprunts néologiques et équivalents autochtones en français, en polonais et en tchèque*, Limoges, Lambert-Lucas, 2016, p. 61-87.

JACQUET-PFAU C., « La féminisation des noms de métiers : évolution sociétale et créativité néologique, de la norme aux usages », in C. JACQUET-PFAU et J.-F. SABLAYROLLES (dir.), *La Fabrique des mots*, Actes du colloque de Cerisy, Limoges, Lambert-Lucas, 2106, p. 345-362.

JACQUET-PFAU C., « Annie Mollard-Desfour, *Le Gris* », *Les Cahiers du dictionnaire*, n° 8, 2016, p. 486-489.

Luca Fiorentini, ATER**Publications**

FIORENTINI L., *Per Benvenuto da Imola. Le linee ideologiche del commento dantesco*, Bologne, Il Mulino, 2016, p. xvi-640.

FIORENTINI L., « I fantasmi di Sigieri. Su alcune chiose trecentesche a Par. X, 133-138 », *Lettere italiane*, vol. 67, n° 3, 2015, p. 529-573.

FIORENTINI L., « Il “Secolare Commento” alla Commedia : allegoria e esemplarità nell'esegesi dantesca del Trecento », *Dante tra il Settecentocinquantesimo della nascita (2015) e il Settecentenario della morte (2021)*, Actes du colloque international (Rome, Villa Altieri,

Palazzetto degli Anguillara, 28 septembre-1^{er} octobre 2015), édités par A. Mazzucchi, Salerno Editrice, Rome 2016, p. 617-39.

FIorentini L., « Il silenzio di Gerione (Inferno XVI-XVII) », *Rivista di storia e letteratura religiosa*, vol. 52, n° 2, 2016, p. 213-39.

PUBLICATIONS DU PROFESSEUR

Livres

OSSOLA C., *Italo Calvino. L'invisibile e il suo dove*, Milan, Vita e Pensiero, 2016, p. 122.

OSSOLA C., *Maria. Poesie, parole, preghiere per la Madre della Misericordia*, textes réunis et introduits par C. Ossola, Forlì, FMR, 2016, p. 192.

OSSOLA C., *Introduction à la Divine Comédie*, Paris, Éditions du Félin, 2016, p. 178.

Articles

OSSOLA C., « “Seule la main qui efface / peut écrire le mot juste” : palimpsestes au XX^e siècle », in P. OSTER et K. STIERLE (dir.), *Palimpsestes poétiques. Effacement et superposition*, Paris, Honoré Champion, 2015, p. 63-89.

OSSOLA C., « L'istigazione alla lettura », *Chi scrive, chi stampa, chi legge*, Supplemento a *Note mazziane*, 2015, p. 15-17.

OSSOLA C., « Des serpents et du pur amour. Sur une lettre de Pascal et un roman de Manzoni », *La Revue littéraire*, vol. XII, n° 61, 2016, p. 139-148.

OSSOLA C., « Maria germinans flosculum », *Lettere Italiane*, vol. LXVIII, n° 2, 2016, p. 209-222.

OSSOLA C. et MARCOALDI F., « Se la letteratura dà spazio all'invisibile », *Vita e Pensiero*, vol. XCIX, n° 5, 2016, p. 50-58.

OSSOLA C., « Il senso della morte », in M. AYMARD, F. DUPUIGRENET DESROUSSILLES et C. OSSOLA (dir.), *La Renaissance d'Alberto Tenenti (1924-2002) : portrait intellectuel d'un historien franco-italien. Actes du colloque international organisé par le Collège de France les 9-10 novembre 2012 [Tiré à part de « Studi Veneziani », n. s. LXXII (2016)]*, Pise/Rome, Fabrizio Serra editore, 2016, p. 147-154.

